

# SERMON III

## LE DEVOIR DE LA VIE DOMESTIQUE



### **1<sup>er</sup> sermon sur Tite II, 5.**

Exhortez-les à demeurer dans leurs  
maisons.

Vous le comprenez, mes frères, l'apôtre qui parle dans notre texte, ne veut point nous empêcher d'entretenir les douces relations du sang et de l'amitié; il ne nous défend point de chercher ceux que nous aimons pour verser notre âme dans la leur, de nous empresser autour d'eux dans les diverses circonstances de leur vie pour nous associer à leur joie, à leur tristesse, et en général de goûter les douceurs d'une société choisie. L'Évangile ne condamne pas même ces réunions animées par la gaieté, dont le but est de célébrer un heureux événement, ces récréations nécessaires à tous les âges et surtout à la jeunesse. Pourvu que ces jouissances sociales ne nous fassent négliger aucun devoir, pourvu qu'elles soient réglées par la modération, la simplicité, la décence; à ces conditions seulement, remarquez-le, mes frères, à ces conditions, la religion les approuve; elle sourit aux plaisirs innocents de l'homme. Elle va jusqu'à permettre à ceux qui ont donné leur cœur à Dieu de se montrer

quelquefois dans une compagnie brillante ou nombreuse lorsque la place qu'ils occupent leur en fait un devoir ou qu'un supérieur légitime l'exige. Elle souffre qu'ils se prêtent pour quelques instants au monde, ne fût-ce que pour éviter d'être mal jugés, pour faire connaître leur modération, la simplicité de leurs mœurs, et pour les faire rentrer eux-mêmes dans leurs foyers, dans leur sanctuaire domestique avec un plaisir nouveau.

Ce que blâme saint Paul, c'est ce goût d'une sociabilité excessive trop commune de nos jours, qui donne aux mœurs de l'aisance et de la grâce, mais qui fait attacher plus de prix aux bienséances qu'aux devoirs; qui fait prendre l'habitude de se chercher les uns les autres sans estime, de se voir sans amitié, de vivre pour le monde et l'opinion plus que pour soi-même et la conscience. Ce que blâme saint Paul, c'est la fureur de sortir de chez soi et de se répandre au dehors; c'est l'habitude d'une vie tumultueuse et dissipée.

Pour vous en éloigner, nous nous proposons dans ce discours et dans un suivant, s'il plaît au Seigneur, d'en opposer les effets déplorables à ceux d'une vie paisible et retirée. Nous vous montrerons aujourd'hui que l'une est la corruptrice des mœurs, que l'autre en est la sauvegarde; et dans notre prochain discours, vous verrez que la première n'a que des joies et des douceurs mêlées d'amertumes; que la seconde, au contraire, est la source des plaisirs les plus purs. Dieu veuille accompagner nos paroles de sa grâce puissante et nous donner de faire sur vos cœurs une impression salutaire! Ainsi soit-il.

Pour vous prouver que la dissipation est funeste à la véritable vertu, il me suffirait de vous demander ce que c'est que la vertu. C'est sans doute une attention con-

stante sur soi-même pour conformer à la volonté de Dieu ses actions, ses paroles, ses pensées, ses désirs. C'est un combat sans relâche contre les passions qui nous entraînent, les tentations qui nous assiègent, les objets extérieurs qui nous séduisent. C'est un examen, une vigilance, une sollicitude, une prière continuelle : *Veillez et priez*, nous dit le Sauveur, *afin que vous ne tombiez pas en tentation*<sup>1</sup>.

Or, mes frères, quoi de plus incompatible avec une vie aussi régulière, aussi remplie, avec la vie chrétienne, qu'un état de distraction, d'étourdissement, qui tient l'âme sans cesse occupée au dehors?

Je pourrais encore vous demander comment une faible créature chargée d'une si grande tâche, avec si peu de temps pour la remplir, une créature qui a une âme à sauver, le ciel à gagner, peut sans danger se fuir elle-même et voler *de maison en maison*<sup>2</sup>, d'amusements en amusements; comment un misérable pécheur qui ne peut échapper à la condamnation qu'en recourant sans cesse à la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ, en pleurant ses péchés, en rachetant les jours perdus, en travaillant à devenir un nouvel homme, comment il peut sans honte et sans folie, ne penser qu'à vivre dans les plaisirs. Je pourrais vous demander s'il est un genre d'illusions et d'erreurs qui ne puisse trouver accès dans un cœur perpétuellement agité et toujours oisif. C'est dans la retraite, au contraire, que la vérité se montre sans nuage, qu'on entrevoit bientôt quel est le but de la vie, quel est son terme prochain, inévitable, quelle est *la seule chose nécessaire*. C'est dans la retraite que la conscience se réveille

<sup>1</sup> Matt. xxvi, 41. — <sup>2</sup> 1 Tim. v, 13.

et reprend son empire, que l'âme éprouve le besoin de se préparer pour l'avenir éternel et d'être bien avec son Dieu.

Mais pour être plus frappé de ces idées, entrons dans quelques détails, et considérons le goût de la dissipation comme opposé à nos devoirs envers la société, envers notre famille, envers Dieu, et par conséquent à tous les devoirs du chrétien.

1° Je dis à nos devoirs envers la société. Le lieu où nous avons pris naissance, la société où nous vivons a sur nous des droits incontestables. Nous lui devons de remplir avec honneur et utilité pour nos frères la place que nous occupons, la vocation dont nous avons fait choix. Mais dans quelle carrière peut-on réussir et s'avancer, avec cet esprit léger, ce goût de mollesse, ce penchant à préférer l'agréable à l'utile et le repos au travail, fruits naturels de la dissipation? N'est-ce pas dans la retraite que s'acquiert cette force d'attention qui distingue l'homme supérieur de l'être nul ou médiocre; cette habitude de l'ordre et du travail qui dans tous les états est le grand moyen de succès? N'est-ce pas dans la retraite que se sont formés les grands magistrats, les savants illustres, les artistes célèbres, les hommes de tout genre qui éclairèrent leur siècle de leurs lumières ou l'honorèrent par leurs talents?

Nous devons encore à la société de soulager ceux de ses membres qui sont dans la souffrance, d'adoucir les aspérités de l'édifice social, d'y rétablir l'harmonie en faisant de cette différence même de fortune qui sépare le riche ou l'homme aisé du pauvre un lien de bienfaits et d'amour qui les réunisse.

Nous devons à la société de remédier à la misère,

comme aussi de la prévenir, s'il est possible, de n'y pas tomber nous-mêmes par notre faute ; car la misère désole et trouble la société. Or, si chez ceux qui semblent déshérités dans ce monde, le goût de la dissipation fait perdre tous les moyens de se garantir ou de se tirer de l'indigence ; s'il détruit chez eux l'amour de l'économie, du travail, des lumières, des vertus, en un mot, toute prudence, tout ce qui pourrait les mettre en état de pourvoir par eux-mêmes à leurs besoins, ce même goût chez les riches, chez les heureux du siècle, est-il moins opposé au sentiment de la bienveillance, à l'exercice de la charité ? Je sais que le goût des plaisirs ne détruit pas d'abord cet heureux penchant : je sais qu'au milieu du monde on peut trouver des âmes sensibles aux maux de leurs frères. Avouons cependant que pour celui-là même qui a reçu du ciel le don précieux d'un cœur compatissant, l'effet naturel de la dissipation sera de ne faire le bien que par intervalles, par saillies, pour ainsi dire. Il s'attendrira au récit d'un malheur qui fait la matière des entretiens, l'objet de la curiosité publique ; mais s'informera-t-il des misères secrètes ? Ira-t-il dans une humble demeure les contempler de près, en sonder la profondeur ? Hélas ! dans une seule de ses fêtes, dans le cours de quelques heures, il consume ce qui suffirait pour soutenir plusieurs mois une famille entière. Il y a un si douloureux contraste entre ces recherches de plaisir, de mollesse, qu'on étale en société et les souffrances de l'indigent, que pour son repos même il doit être porté à détourner ses regards de ce tableau. Et quand il conserverait la volonté, le pouvoir d'assister les misérables ; quand des dépenses frivoles n'absorberaient pas ses revenus, ce n'est pas assez de répandre un peu d'or pour

remplir le beau devoir de la charité : elle s'exerce mieux encore par de pieuses consolations, par des conseils, des services, des soins, des démarches qui demandent du temps, de la suite, de la persévérance, un grand fond d'amour pour Dieu, et qui ne peuvent s'accorder avec une vie mondaine et voluptueuse. C'est loin du monde seulement, c'est avec le goût de la simplicité, c'est avec une âme forte, élevée, que l'homme peut souhaiter et se rendre capable *d'aller tous les jours de lieu en lieu comme Jésus, pour faire du bien* <sup>1</sup>.

Nous devons enfin à la société non seulement d'être soumis aux lois qui la régissent, mais de contribuer à son bonheur autant qu'il est en nous, en évitant tout ce qui pourrait lui nuire, en préférant dans toute occasion l'intérêt de tous à notre intérêt particulier. *Que chacun, dit l'apôtre, ait en vue ce qui convient à tous et non pas seulement son propre intérêt* <sup>2</sup>. Mais est-ce dans le tourbillon du monde que nous remplirons de telles obligations? est-ce dans le tourbillon du monde, où tout glisse sur l'âme et l'amollit, où, toute occupée de ses jouets, elle tourne ses facultés, ses désirs, vers les objets les plus vains, est-ce dans une telle vie que l'homme s'enflammera de la noble passion qu'on nomme *l'esprit public*? est-ce là que germeront ces heureux projets d'établissements utiles dont un cœur généreux est travaillé dans la retraite jusqu'à ce qu'il en ait vu l'accomplissement? Est-ce là que la simplicité des mœurs sera chérie et respectée? N'en viendra-t-on pas à la dédaigner bientôt comme une rouille antique? et le luxe, la vanité qui la remplaceront ne sont-ils pas des passions ennemies de

<sup>1</sup> Act. x, 38. — <sup>2</sup> I Cor. x, 24.

la société, des passions qui nous montrent dans nos semblables non des frères, mais des rivaux, qui exaltent l'amour-propre, dessèchent le cœur, y font mourir toute bienveillance? Ainsi, quelque étrange que semble cette assertion, un goût excessif de société est précisément ce qui rend l'homme moins sociable, parce que ce même goût le rend plus attaché à ses jouissances, moins bon, moins aimant, moins porté à s'oublier, à se sacrifier lui-même.

2° Examinons maintenant si l'on peut mieux remplir, au milieu des distractions du monde, ces devoirs domestiques qui naissent des relations de chef de famille, d'enfant, d'époux, de père. Plus ces relations sont douces, plus le dévouement qu'elles exigent est absolu; plus les devoirs qu'elles imposent sont étendus et sévères.

Et pour parler d'abord des époux, penseriez-vous, mes frères, que cette union si intime et si sainte, dont Jésus a fait l'image de sa propre union avec l'Église, penseriez-vous qu'elle ne demandât ni soins ni sacrifices? Chargée du bonheur de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, la femme ne vit plus pour elle-même. Le rendre heureux, en le rendant meilleur, est le but auquel tout chez elle doit se rapporter : la nature l'a formée pour ce dévouement dont elle trouve le prix dans son propre cœur, et dans l'approbation de celui qui a voulu qu'elle fût *soumise à son mari, comme au Seigneur*<sup>1</sup>. Son époux à son tour doit veiller avec la plus tendre sollicitude sur celle qui lui confia sa destinée : il doit l'éclairer, la sanctifier par ses leçons, par son exemple, par ses prières : il doit lui assurer par ses égards, par sa con-

<sup>1</sup> Ephés. v, 22.

fiance et sa tendresse, la considération de tous ceux qui l'entourent. Union sacrée! union indissoluble! quels soins il faut prendre pour qu'elle soit toujours douce et sainte! quelle estime profonde on a besoin d'inspirer pour couvrir ces défauts, ces faibles qu'un commerce journalier met en évidence! Quelle attention est nécessaire pour ne point se relâcher de ces complaisances que le désir de plaire inspirait autrefois; pour suppléer par le charme des prévenances, par le charme de la douceur, de la tendresse et de tous les sentiments religieux, à la perte de ces avantages frivoles, mais séduisants, que le temps emporte avec lui!

Tout grands que paraissent ces devoirs, ils sont doux et faciles aux époux qui vivent dans la retraite. Le besoin d'aimer et de s'épancher les rapproche sans cesse l'un de l'autre. L'habitude de penser et de sentir ensemble modifie leur humeur, leur caractère et rend plus parfaite la sympathie qui les unit. Mais comment ne seraient-ils pas négligés ces devoirs par un mari dissipé, par une femme mondaine? Accoutumés à chercher tous leurs plaisirs au dehors, à n'éprouver qu'ennui dans leur maison, à n'y rentrer que pour se délasser quelques moments du soin de plaire et de la fatigue d'être aimable en société, la froideur et la négligence succèdent bientôt aux empressements qu'ils se prodiguaient avant leur union. Heureux encore s'ils se bornent à considérer l'objet qui devait leur être le plus précieux sur la terre comme un étranger, moins agréable que ceux qu'ils voient dans le monde, mais à qui l'on doit quelques procédés! Heureux encore si le cœur qu'ils dédaignent de conserver ne se ferme pas à eux pour toujours! si, ne sachant pas soutenir l'état de langueur où ils le laissent, il ne cherche pas ail-

leurs de quoi s'occuper ! si ne pouvant être oisif, il ne devient pas criminel !

L'éducation des enfants ne souffre pas moins du goût de la dissipation, que l'union des époux. Les devoirs que ceux-ci ont à remplir vis-à-vis l'un de l'autre sont bien étendus sans doute, mais ceux que la nature et la religion leur imposent envers leurs enfants le sont davantage.

Les présenter sans cesse au Seigneur pour qu'il les bénisse ; développer leurs facultés, diriger leurs penchants, arracher de leur cœur les germes du mal ; leur donner sur tous les objets des idées justes et des sentiments droits ; graver en eux, dès l'âge le plus tendre, ces principes religieux et vraiment chrétiens qui les éclaireront et les sanctifieront ; les lier au devoir par cette habitude de le remplir qui est une seconde nature, quelle tâche ! un père digne de ce titre ne peut y penser qu'avec une émotion mêlée d'effroi. Et quelle vigilance soutenue elle demande ! Il suffit d'un moment de négligence ou d'oubli pour que l'ennemi vienne semer l'ivraie dans ce champ précieux.

Avouons-le, mes frères, ces devoirs sont tellement incompatibles avec le goût du plaisir, que la preuve d'amour la plus précieuse que des parents dissipés puissent donner à leurs enfants, ce serait de les remettre en d'autres mains, ce serait de les éloigner d'eux ; eh ! que deviendront ces tristes enfants pendant que ceux qui devraient les surveiller iront se livrer à la passion qui les domine ? On les abandonne entre les mains des domestiques, sans examiner peut-être si ceux-ci appartiennent au petit nombre de ceux qui méritent cette confiance, s'ils ont les vertus et le jugement nécessaires pour s'en montrer dignes. Combien d'habitudes dangereuses, de propos

indécents, d'idées fausses, de terreurs paniques, d'impressions funestes, ils peuvent recevoir pendant le cours d'une soirée! Et quelle idée ne se font-ils pas de ce monde où ils voient courir les auteurs de leurs jours avec tant d'empressement! quelle impatience d'en goûter les plaisirs à leur tour! Que dis-je? on prévient leurs désirs, on les conduit de bonne heure, avant qu'ils aient en eux-mêmes aucun préservatif contre les dangers, on les introduit sur le théâtre de la vanité; on les mène dans ces assemblées où le monde n'offre que séductions à un jeune cœur; où l'on ne dispute que le prix des avantages extérieurs; où l'on ne tient pas une conversation qu'il leur convienne d'entendre; où leurs yeux et leurs oreilles ne leur apportent que des impressions dangereuses: on les y fait jouer un rôle: on jette dans leur cœur ingénu les semences de la vanité, de la jalousie; on flétrit, on gâte d'avance le bonheur de toute leur vie; on les rend incapables de se conduire en chrétiens, ou du moins on leur donne des goûts, des habitudes qu'ils ne pourront vaincre que par un miracle de la grâce et de douloureux combats.

Je sais qu'il faut des amusements à la jeunesse, mais n'en saurait-on choisir de simples et d'innocents? Je sais encore qu'il y a quelque avantage à faire entrevoir le monde aux enfants pour détruire l'idée trop flatteuse qu'ils pourraient s'en former, et leur faire éprouver que ses amusements sont moins doux que les plaisirs domestiques. Mais pour remplir ce but, de telles occasions ont besoin d'être rares, et avec quel art elles doivent être préparées! Quels soins, quelles instructions elles supposent qui ne sauraient avoir lieu dans une vie dissipée!

O vous, épouses et mères! vous à qui la Providence a

confié ce dépôt précieux ! vous à qui elle en demandera compte ! pouvez-vous sans regret, sans remords, vous priver du bonheur de remplir une si douce, une si belle tâche ? Vous êtes particulièrement appelées aux vertus obscures et touchantes de la vie domestique. C'est à vous que vos enfants s'attendent : c'est vers vous qu'ils tournent leurs regards : c'est votre nom qui sort de leur bouche : c'est vous qu'ils implorent dans leurs besoins et leurs douleurs. Le temps où ils sont absolument confiés à vos soins est celui où leur âme flexible peut recevoir la forme que vous voudrez lui donner. Leur caractère, leur réputation, leurs mœurs, leur bonheur temporel, leur bonheur éternel, dépendent peut-être de vous. Ah ! consentiriez-vous à perdre en frivoles amusements, en insipides visites, un temps si précieux ? J'en appelle à votre cœur, à ce cœur naturellement si tendre que la Providence a formé pour les joies de la maternité ; ne perdriez-vous rien à cet échange ?

Et vos enfants ne sont pas les seuls sur lesquels doivent s'étendre votre sollicitude et vos soins. Il est dans votre maison d'autres personnes placées sous votre garde : ceux qui vous servent font partie de la société domestique, et envers eux aussi vous avez des devoirs à remplir. Il ne suffit pas de soigner leurs intérêts, leur santé ; il faut veiller sur leurs mœurs, il faut les préserver de la contagion extérieure, leur faire conserver cette simplicité précieuse qui chez eux est le gage et le préservatif de la vertu. Mais il n'y a plus de lien, plus de vie commune entre des maîtres dissipés et leurs serviteurs. Ce renversement des heures que la mode établit engage les premiers à donner aux plaisirs bruyants le temps paisible de la nuit, et au sommeil *ces heures du*

*jour destinées aux travaux de l'homme*<sup>1</sup>. Les domestiques souffrent doublement de ce genre de vie qui leur laisse peu de repos, et les livre, durant une grande partie de la journée, à une dangereuse indépendance. Femme mondaine! savez-vous ce qui se passe dans votre maison, durant vos absences éternelles, ou bien tandis que, plongée dans le sommeil, et l'imagination encore remplie des plaisirs de la veille, vous vous les retracez dans vos songes? savez-vous quelles personnes y sont reçues? savez-vous si elle ne devient point le théâtre de la licence et du désordre? savez-vous si vos fils eux-mêmes, libres de toute inspection, ne profanent point les foyers paternels? savez-vous si cette jeune personne qui entra chez vous avec cette aimable candeur de la fille des champs, qu'elle aurait conservée si vous l'aviez voulu, n'est point déjà perdue? savez-vous si le goût de vanité qu'elle doit à votre exemple, à vos inspirations peut-être, n'a pas été l'instrument de sa perte? savez-vous si son âme ne vous sera pas redemandée?

L'habitude de vivre hors de chez soi, qui produit tant de maux pour les chefs de famille, est-elle moins funeste aux jeunes gens? Non, sans doute. Leur esprit faible et sans consistance a besoin de prendre sa forme dans l'ombre et la retraite : c'est là que leur jugement se mûrit, que leur caractère acquiert de la force et du ressort : c'est là qu'ils remplissent les vœux et les espérances de leurs tendres parents. Il est des exceptions ; il est des âmes heureusement nées pour qui tout devient salutaire, comme il est des naturels que rien ne corrige. Mais en général, semblables à ces fruits battus par les vents con-

<sup>1</sup> Ps. CIV, 23.

traires, qui ne prennent ni coloris ni saveur, les jeunes gens élevés au milieu du monde n'acquièrent ni profondeur ni perfection : répandus et libres dans leurs démarches, ils ne tardent pas à former des liaisons avec des compagnons de plaisir qui ont avec eux la dangereuse sympathie des goûts et des passions. Les liens qui les unissaient à leurs parents se relâchent ou se rompent. Le père n'est plus le meilleur ami de son fils. La jeune personne choisit une autre confidente, un autre guide que sa mère; et dès lors sa réputation, sa vertu même ne tient plus à rien : elle ne devra son salut qu'à un miracle sur lequel elle ne doit pas compter.

Jeunes gens que la Providence a fait naître de parents tendres et religieux qui cherchent à vous retenir auprès d'eux, *comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes*<sup>1</sup>, ah! je vous en conjure, ne vous éloignez pas de leur sein. On vous dit que la jeunesse est l'âge des amusements; mais c'est pour cela même, c'est parce qu'un goût plus vif vous porte vers eux et que vous êtes plus exposés au péril, qu'il faut vous les permettre avec plus de réserve.

Et n'est-ce pas ce sentiment heureux de l'existence, cette surabondance de vie et de gaieté qui peut embellir pour vous les devoirs et les études convenables à votre âge? L'emploi que vous allez faire de cet âge précieux fixera votre destinée. Vous avez à vous préparer pour une grande tâche, celle du citoyen, du chef de famille, de l'homme et du chrétien : dès à présent un devoir sacré vous est imposé, vous êtes chargé d'acquitter une dette immense envers vos parents : vos soins, votre con-

<sup>1</sup> Math. xxiii, 37.

fiance, les marques de votre tendresse sont le seul prix de leur amour. Ne vous y trompez pas; rien ne pourrait leur en tenir lieu. Où trouveriez-vous des amis plus désintéressés et plus fidèles? vous êtes leur espérance et leur vie. Voudriez-vous leur percer le cœur en leur faisant penser que vous leur préférez des personnes étrangères? Peut-être sont-ils arrivés à cet âge des infirmités où vos soins, où la douce distraction de vos entretiens et de votre gaieté leur est nécessaire; voudriez-vous les abandonner à la mélancolie, à l'inquiétude? Vous ignorez quelles pensées les oppressent, quelles alarmes les agitent, lorsque dans votre absence ils comptent les heures du jour et de la nuit peut-être. Vous pourriez le deviner si vous observiez la joie qui brille dans leurs yeux et qui les ranime à votre retour, si vous cherchiez sur leur visage les traces de ce qu'ils ont souffert.

5° Mais élevons-nous, mes frères, à cette relation plus sainte encore que soutient l'homme avec son Seigneur et son Dieu. Est-ce dans une vie dissipée qu'il s'acquittera des devoirs particuliers qu'elle impose?

Adorer et bénir le Créateur, le bienfaiteur souverain; s'humilier profondément à ses pieds, en faisant l'aveu de l'ingratitude et des péchés sans nombre dont on s'est rendu coupable; recevoir avec une vive foi, avec des transports de joie et de reconnaissance, le grand Médiateur qui nous a mérité notre pardon, qui nous donne le droit d'être appelés enfants de Dieu et d'avoir part à son héritage; chercher en lui seul notre justice, notre force, notre régénération; l'aimer de tout notre cœur, entretenir avec lui un saint et continuel commerce par la méditation, la lecture de sa parole et la prière; s'élever au-dessus des intérêts passagers et des passions terres-

tres; aspirer à un bonheur plus noble et plus durable que tout ce que le monde peut offrir; en un mot, renoncer au monde et à soi-même; vivre pour celui qui nous a rachetés à grand prix; *le glorifier dans nos corps et dans nos esprits qui lui appartiennent*<sup>1</sup>: telle est, mes frères, la sublime vocation du chrétien.

C'est dire assez que, pour la remplir, il a besoin d'une vie tranquille, de la retraite et du recueillement. C'est quand les eaux sont calmes que le ciel et les astres viennent s'y peindre. Sont-elles agitées par les vents, ces beaux objets disparaissent et ne peuvent plus y laisser leur image. Oui, c'est dans la retraite, et dans la retraite seulement, que l'âme parvient à se connaître, à sentir sa misère et le besoin qu'elle a de grâce et de miséricorde. C'est dans la retraite qu'elle se tourne vers son Dieu, vers son Sauveur, comme l'aimant, lorsqu'il n'est plus agité par un mouvement étranger, se tourne vers le pôle. C'est là qu'elle désire bientôt d'être à lui, de s'unir à lui, qu'elle l'implore, et qu'elle en reçoit de consolantes réponses; qu'elle peut dire comme le Psalmiste: *Mon cœur entend ton céleste langage; mon cœur me dit de ta part: Cherche ma face: je chercherai ta face, ô Éternel!*

Mais les pensées de l'homme dissipé sont comme l'onde bouillonnante qui s'évapore sans cesse. Pénétrez dans son cœur; quelle foule d'idées vaines et puérides, de craintes et d'espérances toutes mondaines! Pourquoi sommes-nous sur la terre? D'où venons-nous? Où allons-nous? Quel est le chemin qui mène à la vie? Où en sommes-nous de notre tâche? Si le fils de l'homme ve-

<sup>1</sup> 1 Cor. vi, 20. — 2 Ps. XXVII, 8.

naît tout à coup redemander notre âme, serions-nous prêts? A ces grandes questions il ne saurait répondre. Il n'a ni le temps ni la volonté d'y songer. Quelque sensibilité qu'il ait reçue en partage, tant qu'il vit dans la dissipation, les vérités les plus importantes, les plus touchants objets de la foi, les devoirs les plus sacrés et les plus doux, tout cela ne s'offre à lui que comme une ombre fugitive. Le sentiment le plus naturel, l'instinct le plus noble et le plus puissant, l'amour de Dieu n'a plus de prise sur lui. Notre cœur n'a qu'une certaine capacité : si nous le remplissons des choses de la terre, nous en fermons l'entrée à celles du ciel. *N'aimez point le monde, nous dit l'Écriture; car si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui*<sup>1</sup>!

Et les plaisirs du monde ne nous éloignent pas de Dieu seulement pendant qu'ils durent; ils nous empêchent de revenir à lui; ils nous empêchent de rentrer dans le cercle paisible et fortuné que la piété nous trace; ils donnent je ne sais quel désir insensé de mouvement et de bruit. Qui de vous ne l'a pas éprouvé? Qui de vous, au sortir d'une assemblée nombreuse ou brillante, d'une conversation vive, animée, n'a pas senti la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de se livrer à la méditation, à la prière? Aussi, dans tous les temps, ceux que la religion anima de son esprit, ceux qui s'efforcèrent de vivre comme l'Évangile nous le prescrit, se sont plaints de la trop vive impression des objets sensibles, de l'importunité des fantômes du monde qui viennent obséder l'imagination, réveiller les passions qu'il faut combattre, les désirs qu'il faut vaincre, les souvenirs qu'il faut écarter.

<sup>1</sup> 1 Jean II, 15.

**Ils ont regardé le monde comme leur plus grand ennemi , parce que c'est lui qui fait languir, qui fait mourir en nous la dévotion.**

Ne croyez pas même qu'en perdant l'attrait de la piété on puisse conserver quelque fidélité aux devoirs extérieurs du culte divin. Cette fidélité est inséparable du goût qu'on trouve à les remplir. On a commencé par ne plus trouver de plaisir aux idées religieuses, on finira par les craindre ; on abandonnera le culte domestique ; on négligera le culte public. L'homme dissipé pourra se montrer dans nos temples , conduit par le désœuvrement ou la curiosité : mais ce n'est pas lui que vous y verrez assidu. Fatigué des amusements de la veille, il passe dans la mollesse et l'engourdissement la première partie du jour du Seigneur. Il s'occupe ensuite de plaisirs nouveaux : il choisit sans scrupule et peut-être de préférence ce jour sacré pour des fêtes ou des festins. Et quand il n'en viendrait pas à délaisser entièrement le culte, à profaner le sabbat ; quand il conserverait quelque désir de rendre ses hommages au Créateur, encore une fois, quels vœux lui offrira-t-il, quelle attention prêterat-il aux leçons de la sagesse éternelle ? il la juge trop sévère, et d'ailleurs, il apporte dans ces parvis un esprit volage, distrait par mille pensées vaines. Accoutumé à des scènes variées, ayant besoin d'émotions vives qui agissent sur ses sens et réveillent son goût blasé, quel plaisir trouvera-t-il dans le sanctuaire ? Ces exercices de la piété, si doux au fidèle, sont pour lui sans intérêt comme sans fruit.

**Ainsi, mes frères, le monde affaiblit l'empire de la religion de tout ce que l'imagination et l'habitude ont de pouvoir sur l'homme. Il ôte tout à Dieu, lumières de l'esprit,**

sentiments de l'âme, et jusqu'à ces devoirs extérieurs qui ne sont rien quand le cœur ne les dicte pas. Il sépare l'homme; quel mot pour celui qui peut en comprendre la force! il sépare l'homme de Dieu qui l'a fait, qui l'a racheté, pour qui il devait vivre, et en qui seul il pouvait trouver le bonheur et la vie.

Maintenant, chrétiens, réunissez ces traits divers; voyez l'esprit de dissipation, relâchant, brisant tous les liens du devoir, affaiblissant, anéantissant toutes les affections nobles et douces, tous les sentiments heureux. Opposez ensuite à l'image d'une maison où règne cet esprit, celle d'une famille qui se sépare de la multitude pour remplir ses devoirs et demeurer fidèle à son Dieu. Elle ne vit pas dans une retraite sauvage; elle se prête au monde, mais elle ne s'y livre pas. Les moments qu'elle lui donne sont des hors-d'œuvre dans sa vie, et n'en font pas le tissu. Elle ne souffre jamais que le plaisir vienne interrompre l'ordre sacré des devoirs qu'elle chérit.

Là sont des époux tout occupés de leur sanctification et de leur bonheur mutuel. Chaque jour ils acquièrent de nouveaux droits à l'estime, à la confiance, à la tendresse l'un de l'autre. Ils travaillent de concert à l'éducation de leurs enfants; ils développent leur esprit par d'aimables entretiens; ils extirpent ce qu'il y a de mal en eux, comme la main soigneuse du jardinier arrache les mauvaises plantes que l'espace d'un jour suffit pour faire germer. Ils leur donnent de bonne heure l'habitude salutaire de l'ordre, du travail, de la complaisance, des égards, des sacrifices. Ils soulagent le pauvre par leurs jeunes mains. Ils impriment dans ces âmes tendres les nobles principes de la foi, la crainte de Dieu, l'amour du Sauveur, *les premiers fondements de l'Évangile, sachant*

*qu'ils ont besoin du lait de la Parole plutôt que d'une viande solide* <sup>1</sup>.

Leur exemple appuie leurs discours, et les noms sacrés qu'ils réclament sont bienséants dans leur bouche. Ils possèdent toute la confiance de ces êtres ingénus dont un sourire fait la joie, et un regard sévère le malheur.

Ce couple respectable remplit encore sous le toit domestique d'autres devoirs non moins touchants, envers un père et une mère âgés que la bonté du ciel leur conserve. Ils font à leurs maux une douce diversion par d'agréables récits; ils les consolent en leur rappelant les espérances de la foi, en leur lisant dans la parole de vie les promesses du Seigneur: ils les rendent heureux par leurs empressements, par ces attentions délicates auxquelles le cœur ajoute tant de prix: ils les préparent à la mort, tout en embellissant leur vieillesse et prolongeant leurs années par les tendres soins de l'amour.

Ceux qui les servent s'étudient à les seconder. Animés du même esprit que leurs chefs, ils vieillissent auprès d'eux: tels que Elihéser, ils craignent, ils adorent le Très-Haut non-seulement comme leur Dieu, mais comme le Dieu de leurs maîtres, et *loin de manquer de respect à ceux-ci parce qu'ils sont leurs frères, ils les servent mieux au contraire, par cette raison-là même qu'ils sont fidèles, ayant part avec eux à la même grâce* <sup>2</sup>.

Or je vous le demande, chrétiens, concevez-vous combien dans une telle demeure un seul jour voit pratiquer de vertus, combien d'heureuses semences sont jetées, quelle riche moisson s'y prépare pour l'Église et la société? Quels hommes dans tous les états doivent former

<sup>1</sup> Hébr. v, 42. — <sup>2</sup> 1 Tim. vi, 2.

ces jeunes gens dont les talents et l'émulation ont de bonne heure été dirigés vers les objets utiles, dont les principes et les mœurs ont été préservés dans l'asile domestique et sous l'œil paternel ! Quelles épouses, quelles mères feront un jour ces jeunes personnes accoutumées à mettre leur gloire et leur félicité non dans les applaudissements du monde et les succès frivoles, mais dans l'approbation de leurs parents, dans l'accomplissement de leur tâche et dans le témoignage que l'esprit de Dieu leur rend au fond du cœur ! Quels chefs de famille, religieux et fidèles, on a lieu d'attendre de ces enfants qui dès le premier âge ont appris à servir le Seigneur ! Ah ! sans doute, les membres de cette petite société peuvent compter sur son amour, sur sa protection ; et quand le matin, le soir, ils se réunissent pour lui présenter leurs vœux, ces vœux montent jusqu'au ciel, comme un parfum suave, et descendent sur eux en bénédictions.

Chrétiens, ce tableau vous intéresse et vous touche ! vous n'avez pu le contempler sans émotion, tant la simplicité, la pureté des mœurs a de charmes et d'attraits ! Je voulais seulement aujourd'hui vous occuper de ces devoirs domestiques, vous pénétrer de leur importance, et déjà peut-être je vous ai fait comprendre quelle félicité on trouve à les remplir. Mais nous contenterions-nous d'une approbation stérile, d'une émotion passagère ? Les leçons de la sagesse éternelle ne serviront-elles qu'à nous amuser comme celles qu'on débite sur un théâtre profane, et ne saurons-nous jamais les mettre en pratique ? N'en ferons-nous jamais la règle de notre vie ?

Ah ! mes chers frères, mes chers concitoyens ! Vous que les noms de père, de fils, d'époux, émeuvent encore ! Vous pour qui les mots de religion et de patrie

sont encore sacrés! Vous qui sentez ce que le Seigneur a fait pour votre âme et ce que vous devriez être pour lui! Vous surtout, femmes chrétiennes, à qui l'exhortation de notre texte convient sous tant de rapports, et à qui l'Apôtre veut qu'elle soit particulièrement adressée! Vous tous enfin qui voudriez vivre d'une manière digne de votre vocation! Si j'ai porté dans votre esprit et dans votre cœur la conviction de cette vérité que l'amour de la retraite est le soutien et le garant de toutes les vertus, je vous en conjure, que cette conviction ne soit pas sans fruit pour votre conduite. Demeurez dans vos maisons pour y conserver la simplicité des mœurs, la cordialité, la bonté. Demeurez dans vos maisons pour y ressentir les affections domestiques, et remplir les devoirs qui y sont attachés. Demeurez dans vos maisons pour en faire des temples consacrés au Seigneur, d'où l'on verra sortir, pendant une longue suite de générations, les bons parents, les citoyens utiles, les fidèles serviteurs de Christ. Dieu nous en fasse à tous la grâce! Ainsi soit-il.